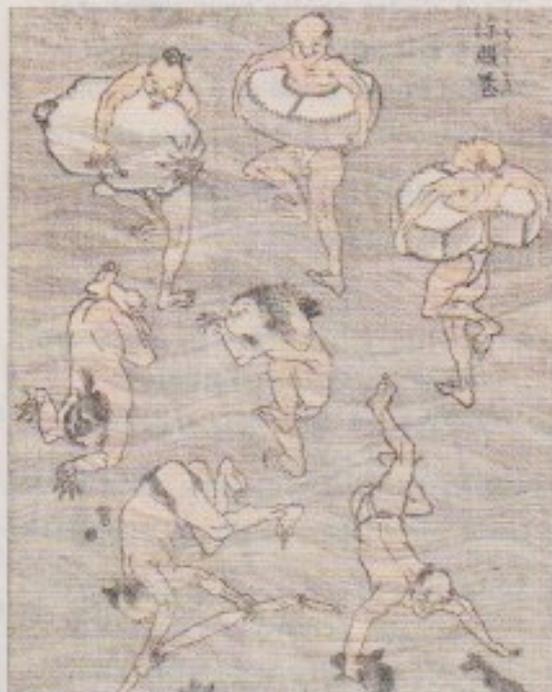


La vague Hokusai

Père du manga et catalyseur de l'impressionnisme, il a révélé l'empire du Soleil-Levant à l'Europe. Déferlante au Grand Palais, à Paris.

PAR CLAUDE ARNAUD

Profonde comme la gueule d'une baleine, une vague avale, ici, des pêcheurs effarés; là, le commis d'un palais s'incline profondément pour lâcher un pet; coiffé d'un shako, un petit singe en équilibre sur un pied agite, ailleurs, un bâton de pom-pom girl... Nourries de compassion et d'ironie, les gravures de Hokusai (1760-1849) montrent des Japonais à la fois fragiles, obstinés et prosaïques, tout proches de l'animal. Du coup, les Nippons apprécient Hokusai, mais ne le placent pas au sommet de leur hiérarchie; ils le voient plutôt comme l'« amuseur de la canaille », dixit Edmond de Goncourt. La découverte de « La manga » (littéralement « image-charge »), un recueil de croquis, dessins et caricatures, ancêtre des mangas contemporains, confirme d'ailleurs dans quelle estime étaient tenues ces vues



Précurseur. « Manga » du carnet de croquis n° 4 (1816, détail).

Inspiré

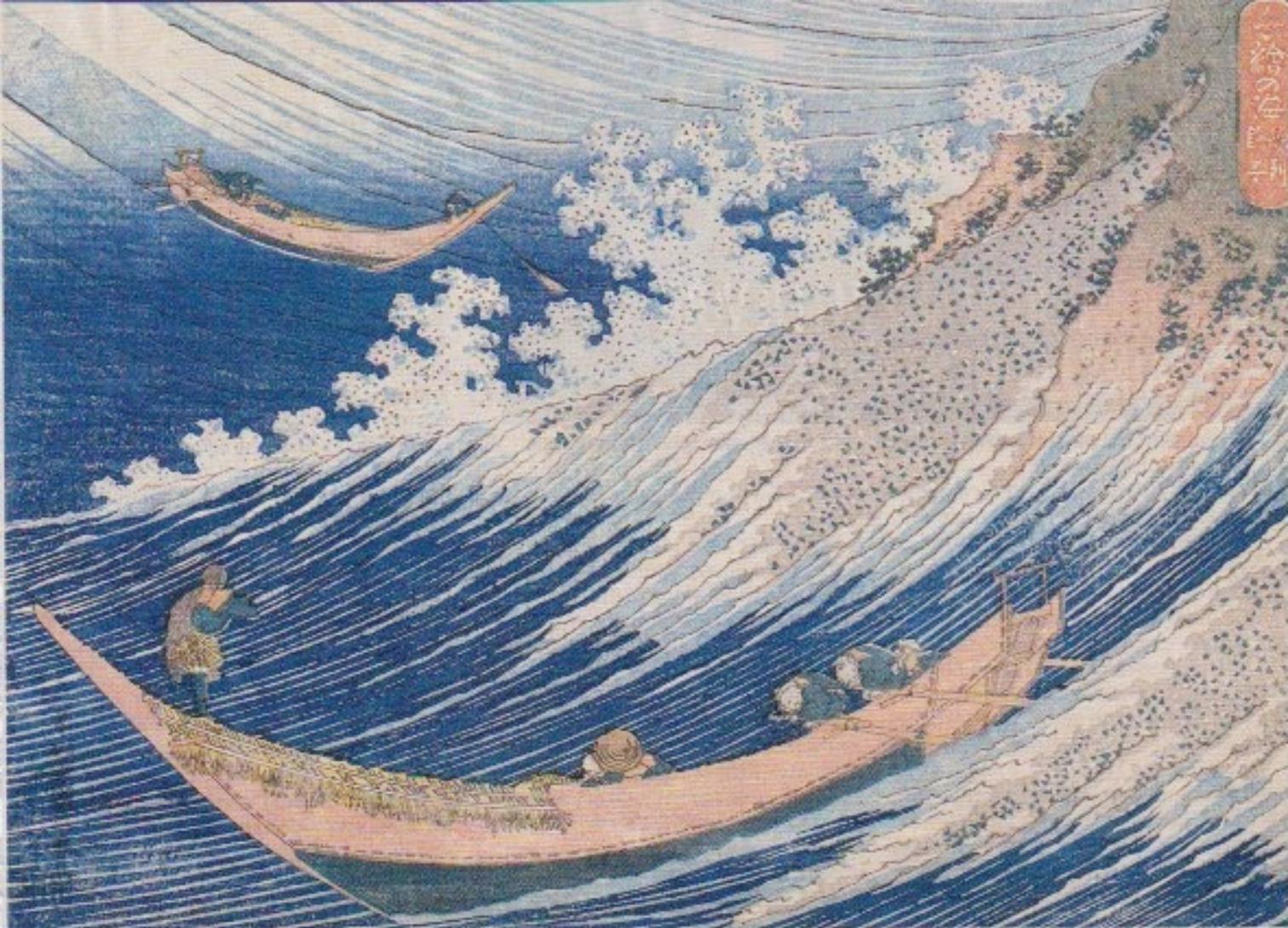
Katsushika Hokusai naquit en 1760 à Edo, la capitale qui allait devenir Tokyo, dans la famille Kawamura. Recueilli par un de ses oncles, miroitier au service du gouvernement, qui en fait son gendre adoptif, il travaille comme commis dans une librairie, puis, dès l'âge de 15 ans, à la gravure de blocs de bois servant à l'impression des estampes. Dessinateur à 18 ans, il donne un guide détaillé du quartier des plaisirs de Yoshiwara et des estampes représentant des acteurs de kabuki, dont le maître, Katsukawa Shunsho, le prend comme élève. Lancé, il signe sous le nom de Shunro avant de découvrir la perspective via un artiste en contact avec des négociants hollandais, seuls autorisés à jeter l'ancre à Nagasaki. Il ne cessera dès lors de se renouveler, avec une fécondité phénoménale.

de la vie quotidienne : elles servaient à caler des porcelaines expédiées par des Français de l'archipel, lequel venait de se voir forcé d'ouvrir ses marchés après des siècles d'isolement impérial.

Frappé par la vigueur de ces dessins d'artisans et de jongleurs, de courtisanes et d'enfants, Félix Bracquemond, l'ami de Baudelaire, l'homme qui mit Manet et Degas à la gravure, s'enthousiasme. La flamme gagne les ateliers parisiens de céramistes et d'orfèvres, de peintres et d'affichistes. Tout à son ivresse historiciste et à sa surcharge décorative, le second Empire redécouvre la ligne et le plan, le charme du petit peuple et la puissance élémentaire de la nature. Nul notable ventripotent sur son trône de cuir dans ces estampes japonaises, mais des portefaix jouant avec leurs charges. Nul intérieur saturé de meubles pastichant le passé, mais des vues aériennes de campagnes animées par des juxtapositions d'actions et de perspectives annonçant le cinéma. Pas d'avant-scènes de théâtre ou de coulisses d'opéra, mais des tempêtes saisies en pleine mer avec une minutie et une sobriété admirables. La vague Hokusai révèle à l'Europe éblouie ce peuple singulier, le premier à avoir fait de son cadre de vie une totalité esthétique – peut-être sera-t-il le dernier à le garder. L'imitation fut le fait des Occidentaux avant de devenir, par retour de courrier, l'un des ressorts du génie nippon moderne.

Impressionnisme. Le succès parisien de Hokusai est d'abord le fait du graveur : le peintre semble déjà plus chinois, donc lointain. Mais son goût pour les variations et son recours systématique aux taches, aux points et aux entailles catalysent l'essor de l'impressionnisme, ce regard si « français » sur le monde. L'influence est manifeste dans l'œuvre de Monet, qui peint la cathédrale de Rouen à toutes les heures comme Hokusai donna ses « Trente-six vues du mont Fuji » représentées à toutes les saisons. Dans les touches de Manet, fraîches et crues comme des pétales de pivoine. Dans les positions incongrues des femmes que Degas surprend à la toilette, directement reprises au Japonais. Dans la célèbre « Vague » que Camille Claudel sculpte dans un onyx vert jade évoquant inmanquablement l'Asie. Dans les voyants croqués par Odilon Redon, hommage aux figures larvaires de Hokusai.

Van Gogh fut plus marqué par Hiroshige, autre parrain du japonisme aux côtés d'Utamaro. Mais ce que Vincent dit à son frère Théo s'applique assez bien à Hokusai : « Le Japonais dessine vite, très vite, comme un éclair, c'est que ses nerfs sont plus fins, son sen-



Contre-plongée. « Choshi dans la province de Soshu », de la série « Mille images de la mer » (vers 1830-1834).

minent plus simple» — Gauguin s'en souviendra. C'est à Hokusai qu'on doit encore l'étrange contamination qu'êtres et volumes subissent dans les intérieurs de Vuillard, les motifs géométriques des robes fusionnant avec les papiers peints des murs. Les gravures sarcastiques et les portraits chargés de Vallotton s'en inspirent aussi beaucoup, à l'instar des arabesques de laqueurs comme Gallé et des harmoniques de Debussy, qui orchestre aussi l'emprise des formes liquides sur notre inconscient. On jurerait enfin que les mangas du Japonais étaient dans la mire de Winsor McCay, le génial créateur de « Little Nemo » (1905) — lui aussi mériterait une rétrospective : leurs goûts pour les rêves en couleur en font les incontestables pères fondateurs de la bande dessinée.

Batailles en 3D. Ironie de l'histoire, Hokusai s'était laissé influencer par la peinture occidentale au début de son parcours. Dans sa soif constante d'amélioration, il avait étudié ses perspectives et ses jeux d'ombres comme les ressorts psychologiques de ses portraits : tout était bon pour nourrir son inlassable perfectionnisme. « Les croquis se pressent sur les feuillettes, comme les œufs de la ponte des vers à soie », note encore Edmond de Goncourt, auteur de la première mono-

graphie française consacrée au Japonais. Dans sa fièvre à prendre dans ses filets tout ce qui s'ebroue en mer, sur terre et au ciel, Hokusai laissera plusieurs centaines de tableaux et des milliers de gravures — et tout est loin d'avoir été identifié. Auteur d'une toile haute de 20 mètres représentant Bodhidharma, le fondateur du courant contemplatif annonçant la pensée zen, le Japonais se montra aussi enclin à illustrer des poèmes bouffes qu'à signer des traités de dessin et de peinture, des motifs de kimonos et de papiers peints, des prototypes de peignes et de pipes, des images jouets à découper donnant vie, une fois montées, à des maisons de plaisir ou à des scènes de bataille en 3D.

Aussi divers que Picasso et fécond que Sinan, l'inoubliable architecte ottoman, Hokusai en vint à tenir pour insignifiant tout ce qu'il avait pu réaliser avant son 70^e anniversaire. Il supplia le destin de le laisser vivre jusqu'à 110 ans afin de lui donner une chance d'atteindre l'art authentique. Il mourut à 87 ans en ayant tout montré de la vie et de l'insatiable quête artistique qu'elle suscite parfois. Sa main bouge encore, jurerait-on ■

« Hokusai », Grand Palais, Paris, jusqu'au 18 janvier 2015.
Catalogue « Hokusai » (RMN-Grand Palais, 420 p., 50 €).

Hokusai avec Luchini

« Dans la préface aux "Cent vues du mont Fuji", il demande malicieusement qu'on le laisse dessiner jusqu'à l'âge de 110 ans... Il se met au défi, à cet âge, de pouvoir rendre vivants comme jamais un point, une ligne, jetés sur le papier... » Ainsi parle Fabrice Luchini dans le très beau film de Jean-Pierre Limosin « Visite à Hokusai » (Arte Editions, 52 min), visite que l'on accomplira en compagnie de nombreux admirateurs et connaisseurs du peintre.